

CHALLENGES, juin 2016

## Affaires privées pour le plaisir

### Art contemporain

# Ma galerie de portraits

A l'occasion de la sortie d'un livre sur sa carrière et du cinquantenaire de sa maison, le grand galeriste parisien revient sur les rencontres artistiques qui l'ont marqué.

PAR DANIEL TEMPLON



DES+Gina, œuvre de Julian Schnabel, exposée à la Galerie Templon, en 1995. « Il y avait chez les artistes américains une force visuelle sans équivalent chez nous. »

Aucune voie n'était tracée. Mon père était fonctionnaire à la mairie de Bois-Colombes. C'était un homme d'origine provinciale, un fonctionnaire modèle, mais pas particulièrement cultivé. Il est resté quatre ans en captivité, la guerre lui a volé sa jeunesse et l'énergie de réaliser ses rêves. J'ai donc grandi dans cette banlieue résidentielle et n'ai pas vu un tableau avant 13 ans ! Mon premier contact avec l'art contemporain, mon premier choc visuel, ce sont des cartes postales à la librairie de François Maspero, en bas du boulevard Saint-Michel, des reproductions de Joan Miró, Hans Har-

tung, Karel Appel, Hans Hofmann... Cela m'a tout de suite attiré. La première fois que j'ai mis les pieds dans un musée, c'était en 1966. Avec un groupe de copains, on réalisait une revue de poésie, et



Daniel Templon (à g.) avec Gérard Garouste, lors des 50 ans de sa galerie au palais de Tokyo, le 10 mai. « C'est l'artiste avec lequel j'ai le plus d'échanges aujourd'hui. »

on a décidé d'ouvrir une galerie dans une cave de la rue Bonaparte. Nous sommes donc tous allés au palais de Tokyo, là où, il y a quelques semaines, j'ai fêté le cinquantenaire de ma galerie !

La plupart des gens qui travaillent dans le monde de l'art ont fait des études d'histoire de l'art, on leur a appris quels étaient les artistes importants. Moi, personne ne m'a influencé. Mon approche a toujours été intuitive. Les premiers artistes que j'ai rencontrés étaient César, Arman, Ben, Olivier Debré... Chaque artiste a une personnalité qui correspond à son œuvre. Olivier Debré était un homme charmant, de grande classe et doux. Sa peinture est très sensuelle. Il peignait dans la nature, comme les impressionnistes. On peut le qualifier d'« impressionniste abstrait ». Son œuvre subtile n'a pas marqué internationalement parce que c'est une peinture française, avec tout ce que cela comporte de délicatesse et, en même temps, c'est loin de la brutalité de l'expressionniste allemand ou de l'efficacité américaine. D'une façon générale, depuis une cinquantaine d'années, les peintres français se sont mal exportés.

L'autre artiste français qui m'a beaucoup marqué, c'est César. Il venait d'un milieu très modeste, son père était propriétaire d'un petit bar à Marseille. Sans le sou, il allait trafiquer la ferraille à Villetaneuse pour faire ses premières sculptures. Il était réellement inculte, mais c'était un homme très intelligent, malin, baratinier et séducteur. Il a réussi, mais il a toujours eu un complexe social. Et pour être reconnu, il a fréquenté beaucoup de people, des riches, des mondains... On le lui a souvent reproché dans les milieux institutionnels de la culture.

Arman, lui, c'était le contraire de César, gros travailleur, il pouvait être aussi mondain, se distinguant par son côté raffiné, érudit et intellectuel. Il était passionné par l'art africain ou japonais, féru de jeu de go. Il faisait partie d'un mouvement qu'on appelait les « nouveaux réalistes ». Le principe de l'accumulation, sur lequel repose son œuvre, c'est à la fois la révélation de la société de consommation et sa >>>



Portrait (ready-seen) de Daniel Templon, par Gérard Garouste (2004). « Lui travaille à partir des mythes d'origine bibliques, talmudiques, ou de grands textes. Il invite à lire et à réfléchir. »

## Affaires privées pour le plaisir



Galerie Templon, Paris et Bruxelles

◁ Avec Pierre et Colette Soulages, à Fréjus, en 1959. «Je ne l'ai jamais exposé, mais je l'ai beaucoup fréquenté. C'est un grand monsieur.»



Noël Maunier/Galerie Templon, Paris et Bruxelles

△ Avec Andy Warhol, en 1952. «En France, on se moquait alors de cette peinture pop qui aujourd'hui est la plus chère du monde.»



Georges Pompidou/Galerie Templon, Paris et Bruxelles

►► critique. Personne avant lui n'avait mis le doigt sur ce sujet la fonction des objets. Ben, lui, c'était un vrai marginal ! Il a pointé une autre faiblesse de notre époque : l'obsession de faire du nouveau. Cette volonté de l'artiste contemporain de se distinguer, parfois n'importe comment, juste pour exister. Ben a dénoncé cela par la dérision.

△ Avec Frank Stella, lors du vernissage de son exposition, en 1991. «Il a voulu sortir l'art abstrait du minimalisme.»

J'ai exposé tous ces artistes, sauf Pierre Soulages, que j'ai néanmoins beaucoup fréquenté. C'est un grand monsieur, un homme cultivé, raffiné, qui en impose, avec toutefois un sentiment de sa supériorité qui peut agacer. Il a bénéficié de l'intérêt que les Américains manifestaient encore pour les Français à la fin des années 1950.

Mais pour moi, l'événement fondamental, ce fut ma visite à la Documenta de Kassel en 1968. Peu de gens s'y rendaient. C'est le bout du monde. Par intuition, j'ai eu envie d'aller là-bas. Cette année-là, tous les grands artistes américains y étaient exposés : Roy Lichtenstein, Donald Judd, Andy Warhol, Jasper Johns,

Robert Rauschenberg, Bruce Nauman, Tom Wesselmann... Il y avait en eux une force visuelle sans équivalent chez nous. En France, on considérait que cet art-là était de la provocation gratuite, à but essentiellement commercial. Moi, j'avais

**«Le galeriste est toujours l'ami de ses peintres. Il est le premier à voir ses œuvres, à en discuter.»**

23 ans, l'esprit libre, cela m'a enthousiasmé. Je n'avais alors plus qu'une obsession : aller à New York. Ce fut en 1972, et le premier artiste que je rencontre, c'est Donald Judd, dont je voyais régulièrement les œuvres chez Konrad Fischer à Düsseldorf, la galerie la plus en pointe à l'époque. Il a tout de suite accepté d'exposer chez moi, à condition que j'aie l'autorisation de son galeriste, Leo Castelli. Et c'est ainsi que j'ai rencontré le plus grand marchand américain qui m'a tout de suite fait confiance. Après j'ai rencontré Roy Lichtenstein, je l'aimais beaucoup. Il n'était pas loquace, mais c'était un artiste

d'une grande rigueur. Son atelier était parfaitement rangé, pas une tache de peinture sur le sol. Il s'exprimait à travers la bande dessinée ou la publicité des annuaires des téléphones ! Il a fait entrer l'imagerie populaire au musée. Quand je l'ai exposé, dans les années 1970 puis 1980, je n'ai vendu quasiment aucun tableau. Pareil pour Andy Warhol. En France, on se moquait de cette peinture pop qui aujourd'hui est la plus chère du monde. Ces artistes savaient créer une image-choc. Warhol n'était pas un contestataire anti-capitaliste, au contraire, il célébrait la société de consommation.

L'autre très grand artiste que j'ai exposé est Frank Stella. Là aussi, on est face à une œuvre considérable. Il a voulu sortir l'art abstrait du minimalisme et mettre le tableau en volume, créer une troisième dimension frontale et non illusionniste. Je lui ai rendu visite des dizaines de fois. On regardait ses nouvelles sculptures, et puis il s'installait dans un vieux fauteuil, prenait un cigare et on discutait.

Le galeriste est toujours l'ami de ses peintres. Il est au courant de leurs problèmes quotidiens, le premier à voir ses nouvelles œuvres, à en discuter. Aujourd'hui, l'artiste avec lequel j'ai le plus d'échanges c'est Gérard Garouste. Lui travaille à partir des mythes d'origine bibliques, talmudiques, ou de grands textes,

comme *La Divine Comédie* ou *Don Quichotte*. Il invite ainsi à lire et à réfléchir.

Finalement, les très grands artistes sont rares. Comme à toutes les époques, beaucoup de ceux qu'on porte aux nues finiront dans les poubelles de l'histoire. Les lieux d'exposition se sont multipliés : galeries, fondations, musées. Il y en a des milliers dans le monde. Comment les remplir ? Avec quoi ? Avec le tout-venant ! Ce qui crée une immense confusion des valeurs. Dans ce contexte, découvrir avant tout le monde les artistes du futur, voilà ce qui me fait avancer depuis cinquante ans. ■



**Daniel Templon.**  
*Une histoire d'art contemporain,*  
par Julie Verlaïne,  
éditions Flammarion,  
416 pages,  
35 euros.